Direction Olivier Py

Maß für Maß
[Mesure pour Mesure]

de **William Shakespeare** / *mise en scène* **Thomas Ostermeier**

en allemand surtitré

Maß für Maß
[Mesure pour Mesure]

Berlin à Paris

en allemand surtitré

de **William Shakespeare** / *mise en scène* **Thomas Ostermeier**

avec

Gert Voss	Vincentio, le Duc
Lars Eidinger	Angelo
Jenny König	Isabella, la sœur de Claudio
Erhard Marggraf	Escalus, Madame Overdone
Stefan Stern	Lucio
Franz Hartwig	Frère Thomas, un surveillant
Bernardo Arias Porras	Claudio, Mariana

chant **Carolina Riaño Gómez**
trompette **Nils Ostendorf**
guitare **Kim Efert**

traduction Marius von Mayenburg
scénographie Jan Pappelbaum
costumes Ulrike Gutbrod
musique Nils Ostendorf
dramaturgie Peter Kleinert
lumière Urs Schönebaum
direction musicale Timo Kreuser
surtitrage Ulrich Menke

et l'équipe technique
*de l'***Odéon-Théâtre de l'Europe**

Note sur le surtitrage. Les alexandrins de Shakespeare étant trop larges pour servir de surtitres, le spectacle s'accompagne d'une traduction simplifiée de la version allemande, incluant s'il se peut des fragments du texte original.

Rencontre au bord du plateau

> **Samedi 7 avril à 17h30 au Salon Roger Blin**, rencontre animée par **Laure Adler**.
Entrée libre sur réservation present.compose@theatre-odeon.fr

Représentations
Odéon-Théâtre de l'Europe,
Théâtre de l'Odéon 6e
du 4 au 14 avril 2012

du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h,
relâche le lundi

durée 2h (sans entracte)

production Schaubühne am Lehniner Platz – Berlin, Salzburger Festspiele

créé le 17 août 2011
au Landestheater – Salzburger Festspiele

La librairie du Théâtre, en partenariat avec la librairie L'échappée Littéraire, est ouverte au niveau du grand foyer pendant les représentations.

Le Café de l'Odéon vous accueille avant et après le spectacle.

Des casques amplificateurs destinés aux malentendants sont à votre disposition.
Renseignez-vous auprès du personnel d'accueil.

L'espace d'accueil est fleuri par **Rosebud**.

Le personnel d'accueil est habillé par agnès b.

photo de couverture © Arno Declair

C'est un bonheur que de pouvoir inviter à nouveau le grand Thomas Ostermeier et ses fantastiques comédiens, quelques mois après un triomphal *Dämonen* qui s'est joué à guichets fermés. C'est un privilège que d'accueillir la Schaubühne pour la création d'une des plus subtiles comédies de Shakespeare, auteur avec lequel Ostermeier entretient un passionnant dialogue depuis plusieurs années. Et c'est enfin une chance, au cours d'une même saison, d'accueillir coup sur coup *Le Misanthrope* et *Mesure pour Mesure* : ce sont peut-être les deux chefs-d'œuvre du répertoire qui interrogent avec le plus de pénétration ironique la question du lien social, et qui le font en mettant en avant la notion de «juste mesure». Chez Molière, l'excès le plus visible est celui qu'incarne Alceste, héraut d'une sincérité absolue, qui entre en scène en criant son intention de ne plus tolérer, ni chez lui ni chez autrui, la moindre trace d'hypocrisie. Chez Shakespeare, les reliefs tardent davantage à se dégager. D'abord parce que ce n'est pas d'un milieu restreint, aristocratique, qu'il nous propose le portrait, mais de toute une cité, depuis la plèbe jusqu'aux plus hauts magistrats. Ensuite, parce que le point d'équilibre qu'il s'agit de dégager – ou de soumettre à notre réflexion – se situe ailleurs : nous passons du code de conduite au code des lois. Les comportements que le dramaturge anglais met à l'épreuve sous nos yeux n'intéressent pas que l'individu (et secondairement la collectivité, même s'il est vrai que dans *Le Misanthrope*, politesse et politique sont implicitement liées). D'emblée, les questions posées importent à toute la cité.

Certaines grandes pièces de Shakespeare sont comme des protocoles expérimentaux. Avec lui, l'homme moderne se découvre lui-même comme sujet d'observation. Le schéma le plus simple de l'expérience shakespearienne serait peut-être le suivant. Prenez un personnage, défini par un trait particulièrement saillant. Inversez la polarité de ce

> *...et la licence tord le nez*
> *de la justice ;*
> *le nouveau-né bat*
> *sa nourrice...*
> (I, 3)

trait. Notez scrupuleusement les conséquences que cette inversion entraîne, et laissez enfin résonner les questions que ces conséquences suggèrent. Exemples : Lady Anne abomine Richard, duc de Gloucester, qui a assassiné son époux et son beau-père ; Lear, entre toutes ses filles, préfère Cordélia ; Léontès se partage entre l'amour pour son épouse et l'amitié de son camarade Polyxène. Telle est la donnée de départ. Une fois qu'elle est solidement établie, portez-vous sans transition, ou au moins le plus vivement et le plus intensément possible, jusqu'à la position contraire : Richard parvient en quelques instants à persuader Lady

Anne de l'épouser, et cela, alors même qu'elle escorte le convoi funèbre de son beau-père ; Lear renie sa fille, la maudit et la chasse ; Léontès, fou de jalousie, veut faire exécuter Hermione et empoisonner le compagnon de son enfance. Qu'en résulte-t-il ? Quels déséquilibres, quels troubles, quels malaises, quelles catastrophes irréparables ou non ? Et quelles énigmes, chemin faisant, sont-elles évoquées, quels coups de sonde sont-ils portés dans nos profondeurs noires ? Dans *Richard III*, qui est un *history play*, la grande scène de séduction de Lady Anne est avant tout l'occasion pour Richard de s'émerveiller lui-même de ses talents de scénariste ou d'acteur, et d'amorcer l'irrésistible mouvement dramatique qui va le porter sur le trône. Dans *Lear*, qui est une grande tragédie, l'horreur s'avère sans remède. Dans *Le Conte d'hiver*, qui est un *romance play* où Shakespeare s'amuse à éprouver les codes de la tragicomédie, certaines pertes sont définitives, d'autres trouvent compensation. Et dans *Mesure pour Mesure*, qui est une comédie ?

Rappelons l'intrigue en deux mots : le Duc Vincentio confie à Angelo la gestion des affaires de Vienne ; en l'absence de son maître, il lui appartient de rendre la justice, et d'user ou non de son droit de grâce. Or Angelo se croit investi d'une mission – rétablir l'ordre, et le rétablir absolument, une fois pour toutes, en éradiquant jusqu'à la moindre trace d'inconduite. Le régent se figure en effet que la justice n'est qu'un ensemble de règles à appliquer quasi mécaniquement aux cas qui tombent sous son ressort, sans qu'il y ait lieu de tenir compte des circonstances particulières. Et c'est ainsi qu'en vertu d'une loi tombée en désuétude, un sympathique jeune homme, trop pressé d'épouser la bien-aimée qu'il a engrossée, se retrouve condamné à mort, tandis qu'un vil maquereau parvient à se faire acquitter... Mais nous n'en sommes là qu'au début. Isabella, qui se prépare à prendre le voile, vient plaider devant Angelo la cause de son pauvre frère. Son éloquence n'obtient rien, mais sa beauté enflamme les sens du juge incorruptible, qui ne résiste pas à la tentation de lui proposer un échange : la grâce de Claudio pour prix de ses faveurs. Doit-elle refuser au nom de sa vertu ? Mais que vaudrait une vertu aussi impitoyable ?...

Avant de répondre, reprenons d'un peu plus haut. Qui donc conduit l'expérience inaugurale ? Shakespeare, évidemment, mais aussi son protagoniste. Ce dernier peut le faire en nous dissimulant ou non ses motifs ; mais même dans ce dernier cas, il est toujours permis de douter de sa lucidité ou de sa bonne foi. (Quant aux motifs de Shakespeare, on peut s'attendre à ce qu'ils soient à double ou triple fond : à la fois esthétiques, politiques, moraux, et toujours susceptibles de s'ironiser mutuellement.) Ainsi, au début de *Lear*, toute la cour sait déjà que le concours public de piété filiale est joué d'avance, et que le vieux roi l'a truqué de façon à laisser la plus belle part de son royaume à sa chère cadette ; cela ne devrait être qu'une formalité, à laquelle tout le monde se prête sans discuter – sauf Cordélia, justement. Comment alors expliquer l'aveuglement qui pousse un père à confronter sa fille préférée à la seule épreuve à laquelle, de toute évidence, elle ne pouvait consentir ? De même, au début du *Conte d'hiver*, Léontès demande à Hermione de persuader leur cher Polixène de profiter encore un peu de leur hospitalité. Comment alors rendre compte de la perversité avec laquelle un mari réclame de son épouse qu'elle obtienne à sa place une faveur qui doit précisément la perdre à ses yeux ? Inutile de multiplier les exemples. Bornons-nous à noter d'abord que l'expérimentateur (appelons-le ainsi) est le personnage qui impose à autrui, plus ou moins à l'insu de celui-ci, de répondre à une situation qu'il n'a pas choisie ; ensuite, que ce cobaye est censé le faire librement, de façon à manifester sa véritable nature en toute spontanéité ; enfin, que l'épreuve qui lui est ainsi imposée risque souvent d'excéder ses forces. Dans *Mesure pour Mesure*, cet expérimentateur est avant tout le duc Vincenzio, et son cobaye, l'insoupçonnable Angelo. Les motivations du premier sont au fond à peine moins obscures que celles de ces autres souverains que sont Léontès ou Lear (ce n'est pas pour rien que Lucio l'appelle «*the old fantastical Duke of dark corners*», «le vieux duc fantastique des recoins sombres»…). Car enfin, pourquoi délègue-t-il quelque temps ses pouvoirs à Angelo ? Vise-t-il à mettre les qualités de son subordonné à l'épreuve du réel ? Compte-t-il sur lui pour appliquer avec la dernière rigueur des lois tombées en désuétude afin de rétablir un semblant d'ordre dans son duché décadent, de façon à ce que son suppléant supporte seul l'inévitable impopularité que doit provoquer une telle remise au pas ?

> *... c'est à peine s'il confesse que son sang coule, ou que son appétit préfère le pain aux pierres.*
> (I, 3)

S'agit-il tout bonnement, comme dans un conte oriental, de prendre quelques vacances loin des soucis du trône et de s'amuser à espionner ses sujets sous un déguisement ? Ces raisons n'ont rien de mutuellement exclusif ; selon qu'il donnera plus de relief à l'une ou à l'autre, un commentateur peut proposer des lectures très différentes, tirant *Mesure pour Mesure* tantôt du côté de Machiavel, tantôt vers les *Mille et Une Nuits*.

Mais les difficultés interprétatives ne s'arrêtent pas là. Deux ordres de faits introduisent un supplément de complication. Non seulement l'expérimenta-

teur, loin de rester à l'écart de son expérience, finit tôt ou tard par y être happé (le duc ne fait pas exception), mais il peut en outre arriver que cette expérience se répercute et se dédouble sur d'autres plans, pour peu que le cobaye joue à son tour le rôle d'expérimentateur. Tel est bien le cas dans *Mesure pour Mesure*. Pourtant Isabella, objectera-t-on peut-être, n'est pas à même de répondre librement au chantage d'Angelo, alors que celui-ci est au contraire libre de s'acquitter comme bon lui semble des hautes fonctions que le duc lui a confiées : leurs situations ne sont donc pas comparables. À y regarder de plus près, cependant, il

> *Qui te croira, Isabella ?*
> (II, 4)

apparaît que si Vincenzio a choisi Angelo pour régent principal, c'est bien parce qu'il connaît son tempérament sévère ; Angelo, qui se croit libre de juger à sa guise, ne fait en réalité que se conformer à son caractère, dont le duc joue comme il ferait d'un instrument. Par ailleurs, ce que l'expérience du pouvoir révèle justement à Angelo, c'est qu'il n'est pas aussi libre qu'il se le figurait : ses passions s'avèrent être une nécessité qui n'est peut-être pas moins contraignante pour lui que ne l'est, pour Isabella, le pouvoir tyrannique qu'il exerce sur elle. Enfin, quant au choix qu'il lui dicte, il est évidemment odieux, mais là n'est pas la question : quelque répugnant qu'il soit, reste que c'est le choix qui est imposé, non son issue. Et c'est bien là que réside le problème. Qu'Isabella le veuille ou non, c'est bien à elle que revient ce choix ; que cela lui plaise ou non, il lui appartiendra. L'extraordinaire entrevue entre elle et Claudio n'est pas seulement une scène où celui-ci, en termes inoubliables, prend pleinement conscience de l'horreur qu'il éprouve devant la mort. Elle fixe aussi le moment où Isabella cherche à imputer plus ou moins inconsciemment à son frère l'entière responsabilité de la décision la plus «noble» qu'elle a déjà prise. Car ou bien Claudio, en vertueux jeune homme qu'il est, ne voudra pas sauver sa vie au prix de l'honneur d'Isabella, ou bien, s'il ose ne serait-ce que suggérer un désir aussi abject, il n'est pas digne qu'elle fasse un tel sacrifice pour lui. Bref, s'il ne consent pas à mourir, c'est qu'il le mérite… et dans un cas comme dans l'autre, Isabella n'a plus à affronter en face le terrible choix dicté par Angelo, comme étant malgré tout le sien.

«Terrible», vraiment ? Allons bon, est-ce si grave ? Dans les sources principales de Shakespeare, il ne s'agissait pas d'une sœur devant sauver son frère, mais d'une femme dont le mari est emprisonné. Or la femme en question consentait à coucher avec celui qui lui proposait l'ignoble marché, et personne ne songeait à le lui reprocher. Beaucoup de spectateurs seront de même enclins, peut-être, à

© Arno Declair

trouver Isabella un peu rigide. Après tout, qui pourrait lui en vouloir de céder à Angelo, ne serait-ce que par charité chrétienne ?… Ce point de vue se comprend d'autant plus facilement qu'il est inscrit dans la pièce : il est, au moins pour quelques instants, celui que défend Claudio... Peu importe dans cette perspective ce que la virginité peut signifier : seule entre en ligne de compte une conjonction plus ou moins triviale des corps. Le sacré n'est rien d'essentiel – quand les circonstances l'imposent, il faut le passer par profits et pertes. Est-ce bien là ce que l'on veut – un monde où, dès que le pouvoir l'exige, l'on renonce à ses principes (ou pour mieux dire, où l'on ne prend en compte que son propre intérêt pour demander à autrui de renoncer aux siens) ? Chacun tombe du côté où il penche : Isabella, du côté de l'âme, Claudio, du côté de la chair. Mais comment être sûr que la frontière entre vice et vertu passe précisément entre eux ? Pour la sœur, le choix est d'ordre tragique : le sacrifice qui lui est demandé engage ses plus hautes convictions – mais c'est l'autre, et non elle, qui doit mourir. Pour le frère, il est d'ordre comique : finalement, c'est une affaire assez triviale, à la Boccace, et qui ne prête pas à conséquence – mais c'est l'autre, et non lui, qui doit se prostituer. Entre l'ange et la bête, qui tranchera ?

> *... faites-moi porter la tête de Claudio avant cinq heures.*
> (IV, 2)

Le duc pourrait le faire, s'il était clair qu'il détient non seulement le pouvoir, mais la vérité. Or Shakespeare a multiplié les indices qui nous incitent à en douter : Vincentio n'usurpe la place de Dieu que jusqu'à un certain point. Metteur en scène de toute cette affaire, il découvre assez vite que le scénario lui échappe. Il s'attend à ce qu'Isabella reçoive la grâce de son frère dès qu'Angelo aura assouvi son désir, et c'est le contraire qui se produit. Il décide de faire exécuter un autre prisonnier à la place de Claudio afin de pouvoir livrer une tête au tyran, mais le condamné s'y refuse : aujourd'hui n'est pas un bon jour, sa décapitation mettrait en péril son âme immortelle… On pourrait ne voir là que des rebondissements sans grande importance s'ils ne confirmaient qu'il est décidément difficile de juger d'autrui, y compris pour le premier magistrat de la ville. Même le criminel le plus infâme et le plus endurci, en invoquant son possible salut, a droit au bénéfice du doute ; nul n'est habilité à porter contre une âme un jugement qui n'appartient pas aux hommes.

Alors, «ne jugez pas, si vous ne voulez pas être jugés» ? Il le faut bien, pourtant. Que ce soit par Vincentio ou par Angelo,

justice doit être rendue, tant bien que mal. Sainte ou pécheur, nul n'échappe à cette responsabilité. Pas même les spectateurs. D'où peut-être le malaise que cette pièce, à travers les siècles, a suscité chez bon nombre d'entre eux. Le divertissement n'est pas si confortable, et Shakespeare semble avoir pris un malin plaisir à nous compliquer la tâche en greffant encore et encore le bien dans le mal, le mal dans le bien. À qui voudrait condamner Angelo, on fera ainsi remarquer qu'il y a de l'ange dans son nom, et qu'il a du moins pris conscience de la gravité de ses fautes ; à qui s'étonne de la sévérité du duc envers Lucio, on rappellera qu'il y a du Lucifer chez ce gaillard-là, et que ses calomnies, qu'il s'imagine sans gravité, n'en sont que plus graves (le diable, le diabolos, n'est-il pas avant tout le grand Calomniateur ?). Le céleste et l'infernal se disputent en l'homme un terrain mouvant ; le glaive de notre justice a bien du mal à y tracer une frontière. Dans *Mesure pour Mesure*, Shakespeare a choisi de plutôt nous en faire rire – mais sans nous permettre d'oublier qu'il s'en est fallu de bien peu. L'un, qui se croyait juste et rigoureux, se découvre pénétré de désir et sans scrupules. L'autre, sommé de se préparer à mourir, envisage de sacrifier sa sœur, laquelle est prête à vouloir la mort de son frère… Troublante, scabreuse comédie, tant il est délicat de juger d'une pièce sur le jugement. Nous ne faisons que frôler le désastre – mais de si près, et l'abîme qui s'ouvre sous les pieds des protagonistes est si noir… Comment ne pas avoir le vertige ? Oui, *Mesure pour Mesure* est bien ce que la critique anglo-saxonne appelle un *problem play*, l'un de ces «pièces-problèmes» où Shakespeare s'amuse à éprouver les limites des genres dramatiques. Personne n'y meurt (quoique…), et les spectateurs rient – mais d'un rire un peu trouble et non sans quelque inquiétude, sans un soupçon de terreur et comme une ombre de pitié.

> *N'est-ce pas une sorte d'inceste que de devoir la vie à la honte de ta sœur ?*
> (III, 1)

———

Daniel Loayza
29 mars 2012

Impatience

Festival de jeunes compagnies

9 – 14 mai 2012

Théâtre de l'Odéon 6e,
Ateliers Berthier 17e
& le CENTQUATRE 19e

Horaires : voir sur le site theatre-odeon.eu
Ouverture de la location : le jeudi 19 avril

Le CENTQUATRE,
5 rue Curial, Paris 19e

Tarifs : 12€ (série unique) / **6€** (jeunes de moins de 30 ans, RSA, demandeurs d'emploi, abonnés de l'Odéon, adhérents Pass voisins 104, Pass 17 + de 65 ans...)
Laissez-passer festival Impatience : 25€
Laissez-passer festival Impatience : 20€ (lecteurs de Télérama, abonnés de l'Odéon, jeunes de moins de 30 ans, RSA, demandeurs d'emploi, adhérents Pass voisins 104, Pass 17, + de 65 ans...)

– **Prix Odéon-CENTQUATRE-Télérama**, composé d'un jury professionnel.

– **Prix du public du meilleur spectacle**. Si vous désirez faire partie du jury du prix du public, il vous faut être détenteur du laissez-passer festival Impatience et avoir vu les six spectacles. Un document vous sera remis pour effectuer votre vote.
Remise des prix **le lundi 14 mai à 21h45 au CENTQUATRE**.

Mademoiselle Julie

*d'***August Strindberg** / *mise en scène* **Frédéric Fisbach**

18 mai – 24 juin 2012

Théâtre de l'Odéon 6e

avec **Juliette Binoche, Nicolas Bouchaud, Bénédicte Cerutti**
et un chœur composé d'amateurs

du mardi au samedi à 20h,
le dimanche à 15h, relâche le lundi

Tarifs : 32€ – 24€ – 14€ – 10€ – 6€ (séries 1, 2, 3, 4, debout)

Juliette Binoche retrouve – enfin ! – l'Odéon, qui fut l'une des dernières scènes à la voir prendre son envol dans une mémorable *Mouette*. Il lui fallait un rôle à sa mesure. Relisant *Mademoiselle Julie*, Frédéric Fisbach a aussitôt songé à elle : «cette pièce, souligne-t-il, condense une foule de thèmes comme l'égalité entre les êtres, entre riches et pauvres, entre homme et femme, le poids des conventions, les prérogatives de l'inconscient, l'annonce de la mort de Dieu». La fascination amoureuse entre maîtresse et valet, inscrite ici par Fisbach et son scénographe, Laurent Berger, dans une boîte de verre presque entomologique, n'est que la face émergée d'une lutte à mort où chacun pousse l'autre à assumer jusqu'au bout le visage cruel de son désir. Face à Binoche, Nicolas Bouchaud revient lui aussi imposer son énergie dans un théâtre où il a triomphé plus d'une fois dans les mises en scène de Jean-François Sivadier.

Présent composé 11–12

Cycle **Jeudi 5 avril à 18h30 / Lecture et rencontre**

Pedro Kadivar, *Terres d'exil, territoires d'écriture*

Résidence de l'auteur iranien à l'Odéon-Théâtre de l'Europe

Opus 3, *Appartenances*. Lecture par l'auteur et rencontre avec **Eugène Green**.

«Sache, où que tu sois, que tu y appartiens, puisque tu appartiens au monde. Sache, où que tu sois, que ton *ici* se trouve en face de toi et tout autour, au-dessus de ta tête et sous tes pieds, que tu peux y naître, y renaître au moins pour de bon. Sache que partout le ciel parle ta langue, que la terre ferme reconnaît ta pesanteur, et que, où que tu sois, même très loin, le pays natal est tout proche.»
En partenariat avec la revue Remue.net et Transfuge.

> **Théâtre de l'Odéon** – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€

Cycle **Mardi 10 avril à 18h30 / Lecture et rencontre**

Pourquoi aimez-vous ? *Le Procès* de **Franz Kafka**

Par **Atiq Rahimi**, *animé par* **Daniel Loayza**.

«Il fallait qu'on eût calomnié Joseph K. : un matin, sans avoir rien fait de mal, il fut arrêté.» *Le Procès*

Né à Kaboul en 1962, **Atiq Rahimi** est écrivain et réalisateur. Il est notamment l'auteur de plusieurs romans parus chez P.O.L. : *Terre et Cendres* (2000), *Les Mille Maisons du rêve et de la terreur* (2002) traduits du persan, et *Syngué sabour, Pierre de patience* (Prix Goncourt 2008) et *Maudit soit Dostoïevski* (2011) directement écrits en français.
En partenariat avec les éditions Flammarion et Evene.

> **Théâtre de l'Odéon** – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€

Du mercredi 11 au vendredi 13 avril à 18h30 / Printemps arabe 4e édition

«Le poème, terre de la langue arabe» (pour une anthologie de la poésie arabe)

Troisième escale : «Rythmes de la révolution» # 2

Conception et mise en scène **Wissam Arbache**, *collaboration aux recherches et au montage* **Hala Omran**.
Avec **Arnaud Aldigé, Jean-Damien Barbin, Hala Omran**, *musique* **Moneim Adwan**.

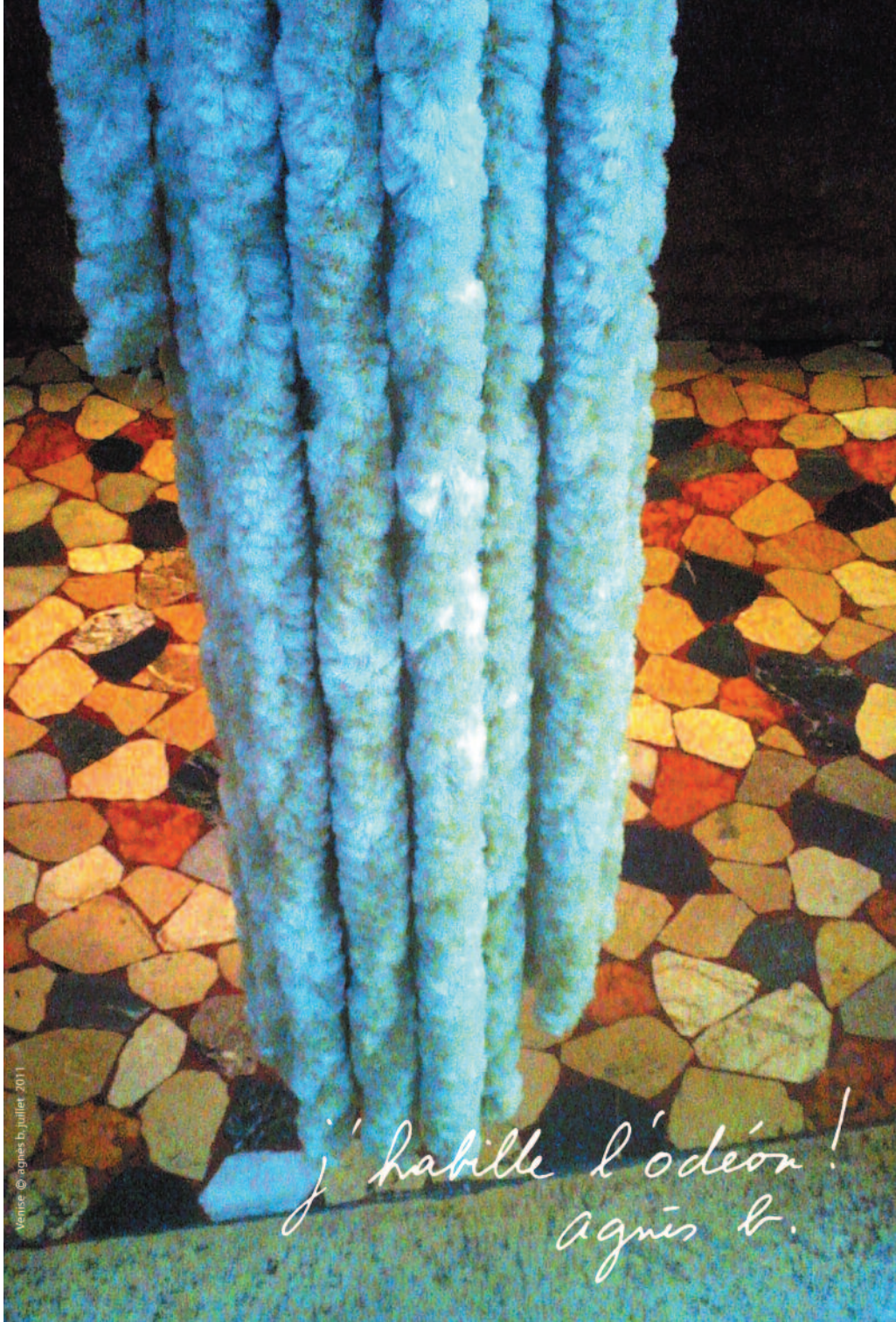
Dans ce deuxième trajet des «Rythmes de la révolution», nous allons poursuivre notre dialogue avec les poètes qui écrivent dans l'œil du cyclone et continuent de nous envoyer leurs poèmes des diverses rives de la Méditerranée. Nous nous interrogerons aussi : «dans une culture si proche de sc quelle langue, quelle parole dans l'horreur ?»

Printemps arabe à l'Odéon

> **Théâtre de l'Odéon** – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€

Pour plus d'informations concernant la programmation Présent composé **: theatre-odeon.eu**
Réservation 01 44 85 40 40

Inscrivez-vous activement dans l'histoire de l'Odéon-Théâtre de l'Europe en rejoignant ses Cercles des mécènes.
Renseignements 01 44 85 40 19 et bulletin d'adhésion sur www.theatre-odeon.eu



11–12

roméo et juliette
de William Shakespeare / *mise en scène* Olivier Py
21 septembre – 29 octobre / Odéon 6e

le chagrin des ogres no 83
de & mise en scène Fabrice Murgia
6 – 15 octobre / Berthier 17e

[comment expliquer des tableaux à un lièvre mort]
de & mise en scène Tiit Ojasoo & Ene-Liis Semper
4 – 10 novembre / Odéon 6e

cendrillon
de & mise en scène Joël Pommerat
5 novembre – 25 décembre / Berthier 17e

un tramway
d'après Tennessee Williams / *mise en scène* Krzysztof Warlikowski
25 novembre – 17 décembre / Odéon 6e

la dame aux camélias
d'après Alexandre Dumas fils / *mise en scène* Frank Castorf
7 janvier – 4 février / Odéon 6e

les souffrances de job
de Hanokh Levin / *mise en scène* Laurent Brethome
19 – 28 janvier / Berthier 17e

bloed & rozen [sang & roses]
de Tom Lanoye / *mise en scène* Guy Cassiers
8 – 12 février / Odéon 6e

prométhée enchaîné
*d'*Eschyle / *mise en scène* Olivier Py
14 – 19 février / Berthier 17e

die sonne [le soleil]
de & mise en scène Olivier Py
7 – 14 mars / Odéon 6e

la casa de la fuerza [la maison de la force]
de & mise en scène Angélica Liddell
23 – 28 mars / Odéon 6e

der menschenfeind [le misanthrope]
de Molière / *mise en scène* Ivo van Hove
27 mars – 1er avril / Berthier 17e

maß für maß [mesure pour mesure]
de William Shakespeare / *mise en scène* Thomas Ostermeier
4 – 14 avril / Odéon 6e

impatience
9 – 14 mai / Théâtre de l'Odéon 6e / Ateliers Berthier 17e
& le CENTQUATRE

mademoiselle julie
*d'*August Strindberg / *mise en scène* Frédéric Fisbach
18 mai – 24 juin / Odéon 6e

cercles/fictions
de & mise en scène Joël Pommerat
23 mai – 3 juin / Berthier 17e

ma chambre froide
de & mise en scène Joël Pommerat
7 – 24 juin / Berthier 17e

Maß für Maß [Mesure pour Mesure] © Arno Declair / graphisme : © clement-s / Licences d'entrepreneur de spectacles 1039306 et 1039307

Théâtre de l'Odéon 6e – Ateliers Berthier 17e

01 44 85 40 40 **theatre-odeon.eu**